

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 30

Artikel: Une chansonnette : [suite]
Autor: R., Olympia
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Toast! — D'où vient ce mot dont on fait chez nous si grand usage? Voici l'acte de naissance que lui a délivré un respectable chroniqueur. Nous le donnons s. g. d. g.

» L'usage de porter des toasts, en Angleterre, pour boire à la santé de quelqu'un, provient, dit-il, de ce qu'on met dans chaque pot de bière une rôtie de pain, qui se nomme *toast* et qui reste ordinairement à celui qui boit le fond du vase.

» Un jour que Anne de Boleyn, la plus belle femme d'Angleterre, prenait un bain, les seigneurs de sa suite vinrent lui présenter leurs hommages. Par surcroît de galanterie et pour lui mieux exprimer sans doute leur admiration et leur dévouement, ils prirent chacun un verre et puisèrent dans la baignoire de l'eau qu'ils burent.

» L'un d'eux cependant s'étant refusé à suivre l'exemple, on lui en demanda la raison :

— Moi, répondit-il, je me réserve le *toast*.

CAUQUIÈS BAMBIOLÈS

On gendarme menavé on voleu à l'ombro. Ma lo gaillâ fasâi dâi manârè; ne voliâi pas allâ.

Ma fâi lo gendarme que n'étaî pas dè bounâ preind lo renitein pe lo bré et lâi fâ :

— Marchez, je vous dis, ou j'emploierai la force!

Vouaquiè lo gaillâ que sè rebiffè. Ye fâ lo fiai et, einfatein la man dein son brousetou, que-mein fasâi Napoleïon, vo sédè bin, le repondo ein patois :

— Ditè-vai, vo faut pas tant bragâ, pourro fonctionnero que vo z'itès; voliâi-vo mè respèta : lè mè que vo fâ vivrè!

Lo dzo dè Patié approtsivè. On paysan qu'avâi a tieu dè réglia sa concheincè s'ein va chez l'incoura.

Ye coumeinça pè lâi avoua quotiè petits pètsis et se caisa. Mâ on vaîai praô à sa menâ que n'avâi pas tot dè. Et poui le fasâi dâi soupi à feindrè l'âmo dein rapîâ.

L'incoura po l'incoradzî à tot deblliota l'âi de que ne falliâi pas se rateni dinsè, que falliâi tot derè et que se l'avâi daô repeinti sarâi pardènâ.

— Hélas, monchu l'incoura, yè robâ lè caïons à mon vesin.

— Vo fau lè lui reinvouyi.

— Nè pu pas, lè jè veindus.

— Eh! bin, vo faut alo lâi bailli la mounîâ.

— Lo voudre præo, ma lâi ia grand teimps que lo pourro homo ne socliè pllie sa soupâ!

— N'avait-te pas d'einfants?

— Na, n'a jamè età mariâ.

— Mâ lai a dè z'heritiers.

— Na, monchu l'incoura, n'a mein dè pareints.

— Alo, vo faut bailli l'ardzeint ai pourrô.

— Eh! bin vâi! mâ lè tot rupâ!

— Misèrè dè misèrè! fâ l'incourâ, quand vo faudra passâ devant lo grand juge et que vo faudra reindrè compto dè voutra conduité, qu'allâ-vo derè?

— Ma fâi, monchu l'incoura, se tot lo mondo rêchuchitè, commo vo ditè, ye dèri :

— Vezin! repreinds-tè caïons!

L. P.

Entre artistes. — Une excellente comédienne, de fort mauvais caractère, conversant avec l'un de ses camarades, fit tout à coup :

— Et l'on prétend que je suis méchante!

— Mais non, ma chère, c'est de la médiancée. Tu es bonne de la toile de fond jusqu'à la rampe. Là, es-tu contente?

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

par M^{lle} OLYMPIA R.

(Suite.)

Le lendemain, Mme Duprez, informée de l'arrivée de son neveu, se rendait à la villa des Roses, propriété de Mme Reval. Celle-ci reçut assez froidement sa cousine, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Les jeunes gens entrèrent dans le jardin et se mirent à en faire le tour à pas lents, Hélène au bras de Raoul, Marguerite à celui de Julien, couples charmants et animés par la gaieté débordante des deux cousins. Dès lors, ces visites se renouvelèrent chaque jour.

Julien, depuis quinze jours à la villa des Roses, ne parlait pas encore de départ. Hélène se sentait parfaitement heureuse, instinctivement dominée par cette nature d'une trempe vigoureuse, elle admirait et aimait son frère plus qu'on n'eût pu l'attendre d'un tempérament aussi apathique que le sien.

Un matin que Julien s'était levé de fort bonne heure, il vit venir à lui Hélène qui tenait à la main un gros bouquet de roses.

— Cher frère, lui dit-elle, tu as sans doute oublié que c'est aujourd'hui ton anniversaire, mais je m'en suis souvenue pour toi. Laisse-moi t'offrir avec ces fleurs mes vœux bien sincères pour la réalisation de tous tes souhaits. Vois-tu, s'il ne dépendait que de moi que tu fusses heureux, tu le serais toujours!

Pauvre enfant, elle parlait avec ferveur, ne se doutant guère que le moment de l'épreuve était proche.

Elle était délicieuse, ainsi animée, ce qui lui arrivait quelquefois depuis qu'elle se trouvait constamment en contact avec son frère. Julien la souleva presque de terre en l'embrassant.

— Je t'aime de tout mon cœur, petite, entends-tu! s'écria-t-il joyeusement.

II

Dans l'après-midi, Raoul vint rendre visite avec sa sœur. Comme ils s'en allaient ensemble, Marguerite appuyée au bras de son frère, car les moyens de Mme Duprez ne lui permettaient pas de s'accorder le luxe d'un équipage, Julien les suivit longtemps du regard, pensif, puis tout à coup éclata :

— Eh bien oui, je n'y tiens plus, s'écria-t-il, il faut que je te le dise, je t'aime comme un fou, cette Marguerite, ne sois pas jalouse, sœurte, car, vois-tu, c'est encore un peu toi que j'aime en elle; vous vous ressemblez beaucoup, à ceci près qu'elle a été heureuse et que certaines faces de son caractère sont plus développées que chez toi. Je t'aime! je t'aime! répétait Julien avec un intensité de passion qui faisait pâlir Marguerite, surprise, bouleversée, pressentant un malheur.

— Ecoute, fit Julien, trop absorbé pour remarquer le trouble de sa sœur, je te charge de dire à notre mère que je suis décidé à l'épouser; elle est mon premier et sera, je le sens bien, mon dernier amour. Tu parleras pour moi, n'est-ce pas, chérie? insistait-il, en caressant la petite main qui tressaillait sur son bras.

— Je te le promets, fit Hélène d'une voix étrangement solennelle.

Ce même soir, toute tremblante d'émotion, elle demanda un instant d'entrevue à sa mère.

— Ecoute, lui dit Mme Reval, l'arrêtant dès les premiers mots; mettons tout de suite la situation au clair. Toi-même ne songes-tu pas un peu à épouser Raoul, héin?

Hélène ne répondit que par son silence.

— Eh bien! fit Mme Reval, qui s'était levée, et serrait l'épaule de sa fille comme dans un étou, je ne consentirai jamais à voir mes deux enfants épouser des mendiants; je les déshériterai plutôt, je les chasserai de ma présence, je les maudirai. Que l'un ou l'autre de vous deux seulement s'unisse là-bas. Tu peux choisir.

— Maman! fit Hélène, tombant à genoux avec un grand cri de douleur.

— Pas de comédie, mademoiselle, choisissez! répéta la voix inflexible de Mme Reval.

Hélène revint dans une vision rapide la scène du matin; elle avait dit à son frère : « S'il ne dépend

qu'il me soit permis que tu fusses heureux, tu le serais toujours. » Ces mots étaient sortis du plus profond de son cœur et, à ce moment décisif, aurait-elle la lâcheté de reculer? Oh! non.

— Que Julien épouse Marguerite, fit-elle, se couvrant le visage de ses deux mains.

Mme Reval satisfaite s'éloigna en silence. Hélène passa la nuit entière dans un fauteuil, les yeux à demi-fermés, très pâle, sans larmes, sans soupirs, dans un état de prostration complète. Le lendemain elle apprit à Julien qu'elle avait obtenu pour lui le consentement de leur mère, mais elle ne lui dit pas au prix de quel sacrifice; elle prétextait souffrir d'une violente migraine pour excuser sa pâleur, son air défait.

Julien se rendit aussitôt à la villa des Lys, d'où il revint avec sa fiancée, tous deux rayonnants de bonheur; Raoul les accompagnait; il était ce jour-là en veine sentimentale et, sitôt qu'il se trouva en tête à tête avec sa cousine, il se prit à lui dire les choses les plus tendres du monde.

— Vous allez donc être bientôt un peu ma sœur, lui disait-il ingénument; que ce sera doux, et cependant, vau le savez, ma bien-aimée, j'ambitionne un titre bien plus doux encore. Quand donc me le donnerez-vous?

— Jamais! fit Hélène, le visage sombre, jamais! N'abordez plus ce sujet avec moi.

Quelques semaines se passèrent. Hélène se sentait effrayamment calme; à peine son pauvre cœur avait-il commencé à battre, qu'une main impitoyable l'avait brisé. Julien, égoïste comme tous les amoureux, ne soupçonnait nullement le triste état moral de sa sœur.

Un jour, Mme Reval, prenant sa fille à partie, lui dit :

— Ma chère, tu vas avoir vingt et un ans; c'est le moment de te marier ou jamais; un brillant parti se présente en ce moment pour toi : M. Blaise Marbert, l'oncle de ton amie, me donne. L'autre jour à entendre qu'il serait heureux d'obtenir ta main; il ne s'agit pas de refuser une semblable proposition. Hélène joignit les mains avec horreur.

— L'oncle de mon amie! oh! non maman, je ne veux pas! je ne veux pas! s'écria-t-elle; puis, tout à coup, effrayée de son audace, car c'était la première fois qu'elle osait dire « je ne veux pas » à sa mère, elle reprit avec un ton de douce supplication :

— O! non, maman, je vous en prie!

Cependant, Mme Reval, une demi-heure plus tard, faisait prévenir M. Marbert de venir rendre visite, quand bon lui semblerait, à la villa des Roses. Il vint le lendemain. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille élevée et majestueuse, à la physiologie plutôt laide que belle, mais intéressante; le front large, des yeux gris, dont l'ardeur était tempérée par des sourcils très touffus; l'épaisse barbe noire qui couvrait le bas de son visage commençait légèrement à grisonner, ainsi que les cheveux. Il était venu assez fréquemment à la villa des Roses, mais Hélène n'avait jamais songé à le remarquer; pour elle, c'était l'oncle de Blanche Dumont, l'ami de sa mère, toute une génération les séparait.

Mme Reval fit appeler sa fille, qui obéit; le sacrifice qu'elle avait fait à son frère l'avait complètement brisée, elle était redevenue indifférente à tout, et puisque ce n'était ni aujourd'hui, ni demain que la question d'épouser M. Marbert devait lui être nettement posée, elle comptait vaguement sur un obstacle qui viendrait se mettre de lui-même à la traverse de ce projet, sans qu'elle-même eût à y opposer qu'une résistance toute passive.

M. Marbert possédait des connaissances solides, augmentées durant de longs voyages; il savait parler de tout et parlait bien. Tout en ayant l'air de causer avec Mme Reval, c'était en réalité à Hélène qu'il s'adressait; mais celle-ci n'entendait rien; calme, les yeux baissés sur sa tapisserie, elle laissait ses pensées s'envoler au loin. Elle songeait à Raoul, à Raoul jeune et beau, lui, elle le suivait d'un regard intérieur dans le jardin de la villa des Lys; pour la millième fois, elle admirait sa démarche légère, sa taille élégante, l'éclat de ses yeux noirs, la fraîcheur de sa bouche sous sa fine moustache.

M. Marbert revint souvent dès lors à la villa des Roses. Mme Reval exigeait de sa fille qu'elle fût présente à ces entrevues; elle s'y prêtait sans difficulté; M. Marbert semblait lui devenir de plus en plus indifférent.

Au bout de quelques semaines, Mme Reval, profitant de l'état de léthargie morale dans lequel se trouvait sa fille, réussit, à force de mesquines persécutions, à lui arracher son consentement au mariage projeté; Hélène céda par lassitude: elle avait tant besoin de repos! M. Marbert, comme chacun du reste, n'avait vu dans les rapports d'Hélène et de Raoul qu'une bonne amitié de cousins, il ne douta pas un instant que si le cœur de sa fiancée ne lui appartenait pas encore, il était du moins libre.

M. Marbert fut obligé de s'absenter une quinzaine de jours, un procès important l'appelait à Paris. Durant son absence, la fiancée de Julien tomba tout à coup malade, maladie étrange que les médecins ne savaient définir, qui s'aggravait chaque jour et menaçait d'amener la jeune fille aux portes du tombeau. Julien était fou de douleur; Hélène souffrait autant que lui, quoique d'une manière différente, il eût fallu être un observateur habile pour le deviner, tant elle avait l'habitude de dérober soigneusement ses sentiments à tous les yeux. Un soir, elle revenait avec son frère de la villa des Roses, le médecin ne lui avait point caché qu'il ne restait que peu d'espoir de sauver la malade, et cependant Hélène s'efforçait encore de rassurer son frère, le suppliait pour l'amour d'elle de ne point désespérer, puis elle monta à sa chambre et se laissa tomber épuisée sur un siège, auprès de la fenêtre. Elle restait là accoudée, heure après heure, la tête retombant sur sa poitrine, comme si elle espérait que l'air frais de la nuit chargé de senteurs embaumées, rafraîchirait son front brûlant, que la douce voix du rossignol qui chantait dans le bocage rendrait un peu de paix à son âme lasse, oh! si lasse! Tout à coup, elle bondit, comme si elle eût reçu un coup de poignard en pleine poitrine; son cœur engourdi, qu'elle avait cru mort à jamais, s'était réveillé avec un cri de souffrance aiguë, mille angoisses l'assaillaient à la fois, jamais encore elle n'avait éprouvé une telle intensité de pensées, de sentiments, mais quel supplice que ce retour à la vie: la fiancée de son frère allait mourir, elle s'était sacrifiée en vain, elle avait renoncé à toutes les espérances de sa jeunesse; par une coupable faiblesse, elle s'était laissée lier à un homme qu'elle ne pouvait aimer, qu'elle haïssait du plus profond de son âme. — « Oh! oui, je le hais! je le hais! répétait Hélène, en lacérant son mouchoir de batiste entre ses dents serrées. Dieu, sois compatissant! aie pitié de moi! fais-moi mourir, que je ne sois jamais à lui! »

(A suivre).

Envoi.

Les circulaires en « français de Germanie » sont légion; il nous en arrive de tous côtés, toutes plus amusantes les unes que les autres, encore qu'elles ne varient guère, sinon par leur objet. D'être si nombreuses, nuit à leur attrait de cocasserie; la curiosité s'émousse. Mais, parmi tous les spécimens de « français de Germanie », qui nous ont été adressés, nous nous reprocherions vraiment de ne pas publier le suivant :

C'est un en-tête de facture d'un marchand de porcs ou « élève de porc spécial » comme il s'intitule :

Voici le texte de cet en-tête.

« Je vous envoie (*ici la date*) les animaux qui suivent ci-dessous franc de port, station de chemin de fer (*ici le nom de la station*). L'envoi se fera tout partout contre remboursement. On enverra que des animaux forts, en parfaite santé, et pour une arrivée vivante et garantie. Les porcs arriveront, avec une con naissance futur à (*ici le nom du lieu de destination*) ».

Tout droit. — Un habitant d'un canton voisin, qui était venu pour la première fois à Lausanne, pour affaires, avait un peu trop copieusement arrosé son marché, ses jambes flageolaient. Il demande à un passant le chemin de la gare. Il était au haut du Petit-Chêne.

— Vous n'avez qu'à aller tout droit!

— Oh! tout droit, si c'est comme ça, je n'arriverai pas.

LES MYSTÈRES DE CHILLON

Il y a deux jours, raconte un chroniqueur, je me trouvais dans le vestibule du château de Chillon, prêt à signer le registre des visiteurs, lorsque je vis devant moi un jeune homme en large sombrero (chapeau bolivard), la moustache en croc et la pointe à la royale prendre la plume et écrire froidement ces lignes que j'ai copiées :

« C'est ici que fut enfermé mon pauvre père. »
« Sa cellule est très bien conservée. Mais pour-
quoi a-t-on enlevé l'armoire à glace ??? »

(Signé) : Guy BONIYARD,

rédauteur au *Gil-Blas*.

(à demain des détails.) »

Le lendemain, j'ai acheté le *Gil-Blas* et je n'ai pas vu ces détails.

Je dois ajouter qu'après avoir signé, l'héritier ou le pseudo-héritier de Bonivard fut l'objet de la curiosité d'une caravane Cooks. De nombreux Anglais vinrent lui serrer la main et lui demander des souvenirs. Une vieille dame, qui se dit rédactrice d'un grand journal anglais, voulut l'interviewer et savoir les véritables raisons pour lesquelles son pauvre père avait été incarcéré.

Il répliqua négligemment que c'était pour contrefaçon des chapeaux Bolivards en Bonivards.

La vieille dame, très émue, en prit bonne note.

Verrons-nous l'interview dans ce journal anglais? Mais le signataire est-il bien un héritier de Bonivard? celui-ci en a-t-il laissé?

That is the question.

Cherchez les héritiers de Bonivard! Le monde est grand et les routes sont belles.

Prière. — Un cupide, comme il y en a beaucoup, qui avait renom de grande piété et humilité, faisant sa prière quotidienne, disait au bon Dieu : « Je ne te demande pas de bien, mais seulement de m'indiquer où il y en a. »

Le coin de la ménagère.

Secret pour conserver les fleurs. — Remplissez jusqu'à moitié seulement un vase de terre, de cuire ou de bois, de sable passé au tamis; versez ensuite jusqu'au bord du même vase de l'eau bien pure et bien claire, que vous remuerez et mêlerez bien avec un morceau de bois dans le sable, pour en détacher les particules de terre grasse ou de fumier qui pourraient y être restées. Le sable étant reposé, vous ôterez l'eau trouble du vase, en la versant par inclination, et vous continuerez de laver ce sable jusqu'à ce que toute l'eau qui le couvre soit limpide et sans aucun nuage. Quand le sable est ainsi bien nettoyé, on l'expose au soleil tout le temps qu'il faut pour dessécher entièrement son humidité. On prépare ensuite pour chaque fleur un vaisseau d'un volume convenable, de terre ou de fer blanc; on choisit les fleurs les plus belles, les plus parfaites et les plus sèches, en observant de leur laisser une tige d'une longueur suffisante. D'une main, on les pose délicatement dans le vase, de manière qu'elles ne touchent point le vase. De l'autre main, on verse peu à peu le sable jusqu'à ce que toute la tige ou la queue des fleurs soit couverte; puis on en couvre légèrement la fleur, même en écartant un peu ses feuilles. La tulipe exige de plus une petite opération: il faut couper la sommité triangulaire qui s'élève au milieu de son calice, et par là, les feuilles de fleur resteront mieux attachées à la tige. Lorsqu'on aura rempli les vases, on les laissera pendant un mois ou deux dans un endroit bien exposé au soleil, et l'on enterrera les fleurs peu différentes, quoique desséchées, des fleurs fraîchement écloses, mais sans odeur.

A louer. — Cueilli dans un de nos journaux : « Cave et grenier de plain-pied à louer présentement. S'adresser, etc. »

Fête nationale du 1^{er} Août, à Berne.

La Société de développement de la ville de Berne a pris l'initiative d'une célébration particulièrement solennelle de la Fête nationale du 1^{er} Août, cette année. Elle s'est mise en relations dans ce dessein avec les diverses associations de quartiers et de rues, ainsi qu'avec la Société des hôteliers et restaurateurs.

Le programme prévoit une manifestation patriotique sur la Place du Parlement, puis l'illumination de la partie de la vallée de l'Aar située au sud de la ville, c'est-à-dire du Palais fédéral à la Cathédrale.

Les habitants de la ville seront invités à illuminer leurs maisons; la tour de la Cathédrale sera de même illuminée; enfin il y aura illumination spéciale de l'Exposition nationale, si brillante déjà chaque soir.

QUARANTE ANS AVANT

On sait que les théâtres, en général, n'ont pas fait, ces dernières années, de très brillantes affaires. On s'en prend aux tournées toujours plus nombreuses, et surtout aux cinémas. Le cinéma a tué le théâtre! C'est l'opinion courante.

Que les tournées et les cinémas soient pour quelque chose dans la crise dont pâissent plusieurs théâtres, c'est possible; mais il ne faudrait pas exagérer.

En effet, en 1868, il y a donc quarante-six ans, on ne parlait guère alors de tournées — car elles étaient fort rares — et pas du tout de cinémas — ils étaient encore à naître, on lisait dans un journal de Lausanne les lignes que nous citons plus bas. Il faut dire qu'à ce moment-là notre ville n'avait pas de théâtre; celui de Martheray avait à jamais fermé ses portes et celui de Georgette flottait encore, à l'état de projet, dans les brouillards du Rhône.

Voici donc ce qu'on lisait dans un journal lausannois :

« Les théâtres font d'assez mauvaises affaires » cet hiver, même là où il y a subvention : c'est entre autres le cas à Bâle, à Berne, à Genève » et dans plusieurs villes secondaires de France. »

En reproduisant ces lignes, quelques jours après, un autre journal de Lausanne ajoutait :

« Pour ceux qui sourient et se frottent les mains à la lecture de ces lignes, et qui saisis sent au vol tout ce qui peut ajourner la question d'un théâtre, à Lausanne, ou faire croire que son existence n'est pas possible chez nous, nous mettrons simplement en regard de l'entrefilet que nous venons de citer, l'avis suivant, publié par le *Confédéré*, de Fribourg : »
« MM. les actionnaires du théâtre de Fribourg sont priés de retirer le dividende de 1867, contre la remise du coupon N° 5, chez le caissier Auguste Vicarino. »

Les temps ont bien changé pour les actionnaires de théâtres; mais on voit, en revanche, que la crise dont souffrent ces établissements n'est pas une création de notre temps, en dépit des tournées et des cinémas.

L'envers. — Un bon vieux curé s'écriait un jour : « Dire la messe, ça va tout seul; mais prêcher, c'est le diable! »

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.